

Hommage à Mohamed ZINET

Silence on assassine...par l'indifférence

par Abdelhakim Meziani

Certains parmi les plus importants artistes algériens sont tombés depuis des années dans l'oubli. Mohamed Zinet, une des personnalités les plus marquantes du cinéma et du théâtre algériens, est mort à Paris, comme assassiné par l'indifférence.

• • • • • • • • • • • • • • • •

Chaleureusement porté par sa femme et son unique fils au sortir d'un hôpital où il était venu se réfugier de l'ingratitude, Mohamed Zinet commentait avec un sourire ironique, et bon enfant, la façon dont la télévision algérienne en terre française voulait s'accaparer des moindres secondes de sa convalescence et de sa vie privée. Le temps d'une émission...

Les promoteurs d'une telle initiative, louable à bien des égards, ne pouvaient pas comprendre la finesse de cet irascible citadin prématurément ravi à son peuple, aux siens, par cette nouvelle forme de terrorisme qu'est l'indifférence de commis de l'idéologie dominante. Aigri, Mohamed Zinet l'était certainement un peu dans son exil parisien avec pour seule patrie, cependant, la disponibilité et le profond respect de sa femme et de son unique héritier. Surpris, indiscutablement. Mais comment ne pas l'être dans le cas de cet ancien officier de l'Aln qui aura consacré l'essentiel de sa vie à briser les chaînes de la négation et à libérer l'âme d'un peuple frondeur à souhait. Il y a encore un mois, ce cinéaste émérite était virtuellement effacé de la mémoire collective par le simple fait de la bêtise humaine, par l'incompétence de quelques clercs qui, sévissant le plus souvent au niveau de certains médias, l'avaient donné comme mort et ce, bien avant l'annonce de la nouvelle fatidique...

Bien avant moi, Marcel Jouhandeu, auteur français de romans et de récits autobiographiques dans lesquels l'allégorie mystique alterne avec la description minutieuse

Tribute to Mohamed ZINET

Silence: it's murder...by indifference

by Abdelhakim Meziani

Some of the most important Algerian artists have been in oblivion for many years, as though murdered by ingratitude and indifference. Mohamed Zinet, one of the most lively personalities of Algerian cinema and theatre, recently died in Paris.

• • • • • • • • • • • • • • • •

Affectionately supported by his wife and his only son on leaving the hospital where he had gone to seek refuge from ingratitude, Mohamed Zinet commented, with an ironic and somewhat naive smile, on the way that Algerian television, on French soil, wanted to get hold of the slightest second of his convalescence and private life. Just for the length of a programme...

The promoters of this initiative, praiseworthy in many respects, could not understand the finesse of this irascible citizen prematurely taken from his people and his family by this new form of terrorism which is the indifference of the civil servants of the dominant ideology. Mohamed Zinet was certainly a little embittered in his Parisian exile with, as his only homeland, the warmth and profound respect of his wife and sole heir. Surprised, unquestionably. But how could one not be in the case of this former officer of the National Liberation Army who devoted the best part of his life to breaking the chains of negation and liberating the soul of a very rebellious people. Just a month ago, this eminent filmmaker was virtually wiped out of the collective memory due to the simple fact of human stupidity, the incompetence of some bureaucrats who, striking more often than not at the level of certain media, had reported his death, long before the announcement of the fateful news...

Long before me, Marcel Jouhandeu, the French author of novels and autobiographical stories in which

de la vie quotidienne, soutenait que la mémoire est un beau palais où l'on n'entre pas facilement.

Pourtant, malgré plus d'une décennie passée à lutter contre la mort et autant d'années caractérisées par la négation et l'ingratitude, la mise à mort de Mohamed Zinet n'aura pas eu raison des zélateurs de la culture de l'exclusion et de l'oubli qui a valu à des auteurs de la trempe de Kateb Yacine ou Mouloud Mammeri d'être des "étrangers" en leur propre pays. Une attitude momificatrice qui n'aura pas épargné leur grand contemporain Mohamed Dib. Un écrivain qui, pour ainsi dire, les mots à la main, avait combattu pour la patrie, en fut quitte, l'indépendance retrouvée, pour l'amère désillusion de celui qui dut se résoudre à partir. Avec mon ami Djamel-Eddine Merdaci, je peux témoigner que jamais l'on n'entendit Dib et Zinet tenir à l'endroit de leur pays, des propos désobligeants: il tinrent dans la plus grande indifférence les princes qui nous gouvernèrent, eux que leur histoire personnelle, et l'histoire a fortiori, plaçaient en droit d'exercer un devoir critique.

Curieuse destinée que celle de Mohamed Zinet, cet enfant chéri de la Casbah d'Alger, qui est rappelé par la

mystical allegory alternates with the detailed description of daily life, declared that the memory is a beautiful palace which is not easy to enter.

However, despite more than a decade spent in fighting death and as many years characterized by negation and ingratitude, the execution of Mohamed Zinet was not to defeat the defenders of the culture of exclusion and oblivion that made authors of the calibre of Kateb Yacine or Mouloud Mammeri "foreigners" in their own country. A mummifying attitude that has not spared their great contemporary Mohamed Dib. A writer who, with words in his hand, had fought for the country and was paid back, when independence came, with the bitter disappointment of those who have to decide to leave their country. With my friend Djamel-Eddine Merdaci I can testify that never were Dib and Zinet ever heard to make unpleasant remarks about their country; their personal history and history itself entitled them to exercise a critical duty, but they considered the princes who govern us with great indifference.

Mohamed Zinet, the darling of the Casbah, had a

Hommage El Tayeb

Le metteur en scène Atef El Tayeb, l'un des représentants importants de la nouvelle génération des cinéastes égyptiens, le défenseur des pauvres et des déshérités, est mort à seulement quarante-huit ans. Toute son oeuvre, qui comprend environ 15 films, a posé un regard attentif sur la société égyptienne de la crise après la guerre de 73 jusqu'à l'ouverture économique de Sadat dont bien peu de personnes ont bénéficié.

Ne supportant aucun type d'injustice ni de répression, Atef El Tayeb a créé des personnages emblématiques, qui sont tout d'abord de simples citoyens face aux injustices et aux mensonges d'un gouvernement anti-démocratique, et qui deviennent des révolutionnaires, les victimes d'une société arriérée.

A ce propos, souvenons-nous des deux jeunes mariés de *L'amour aux pieds des pyramides* (1984), qui cherchent un moment



▲ *L'innocent* (1985) , un de ses meilleurs films/
The innocent (1985), one of his best movies

transgressif d'intimité, ou encore, le simple soldat de *L'innocent* (1985) qui se refuse, malgré l'instruction subie, d'exécuter un prisonnier politique. Le conducteur d'autobus de 1983 est considéré comme l'un des meilleurs films de toute la cinématographie égyptienne.

Tribute to El Tayeb

The filmmaker Atef El Tayeb, one of the most outstanding representatives of the new generation of Egyptian filmmakers, has died, at only 48. All his work, which comprises about fifteen films, is turned towards a close examination of Egyptian society, from the crisis following the defeat in the 1973 war, to Sadat's economic opening, from which very few, until today, have gained any benefit.

Incapable of tolerating any kind of abuse of power or repression, Atef El Tayeb gave life to emblematic characters, at first simple citizens who, in the face of the injustices and falsities of an anti-democratic government, become revolutionaries, the victims of a backward society. In this context, we can recall the newly-married couple in Love above the pyramids (1984), who, unable to buy a house, seek a rebellious moment of intimacy, near the pyramids. The adventure comes to an end when they are arrested for acts of obscenity. Or the private in The innocent (1985), who refuses, despite the training he has been given, to execute a political prisoner. Nor can we forget The bus driver (1983), which is considered one of the best films in the whole of Egyptian cinema.

Biographie/Biography

Il est né à Alger en 1932. Passionné de théâtre, très jeune, il joue dans différentes compagnies et il organise une espèce de théâtre de rue très mal vu par les autorités coloniales. Pendant la guerre de libération en Algérie, il milite dans les rangs du Fln et il est contraint à s'exiler à Tunis où il pose les bases du futur théâtre national algérien. A Carthage, en 1958, Jean-Marie Serreau lui confie le rôle principal de la pièce de Kateb Yacine, "Le cadavre encerclé", représentée pour la première fois en public. En 1964, il rentre en Algérie où il est l'un des fondateurs de la Casbah film. Collaborant d'abord comme assistant, il signe sa première réalisation en 1971 avec *Tahia ya Didou/Vive Didou-Alger insolite*, l'un des meilleurs films de cette époque et, sans aucun doute, le plus anticonformiste. Plus tard, il travaillera encore comme acteur dans plusieurs films. On se souvient de lui dans deux films de René Vautier *Les trois cousins* et *Les ajoncs*, ainsi que dans *Dupont la joie*, dans *Bougnole* et dans *La vie devant soi* de Yves Boisset.

"A quoi vouloir bon prouver aux moucheron, en polissant tous ses termes, qu'ils ne sont que des insectes...."

*Born in Algiers in 1932. Keen on the theatre, he acted with various theatre companies from a young age and organized a sort of street theatre which did not gain the favour of the colonial authorities. During the Algerian war for liberation, he was active with the Fln and was forced to go into exile in Tunis, where he laid the foundations for the future Algerian national theatre. In 1958, Jean-Marie Serreau gave him the leading role in Kateb Yacine's play "Le cadavre encerclé" performed for the first time in public in Carthage. First working as assistant, he then directed his first film in 1971, *Tahia ya Didou/Vive Didou, Alger isolite*, one of the best films of the period and, probably, the most anti-conformist. He then worked as an actor in a number of films. We remember him in two films by René Vautier, *Les trois cousins* and *Les ajoncs* and in *Dupont-la-Joie*, in *Bougnole* and in *La vie devant soi* by Yves Boisset.*

"What's the point of proving to flies, using the politest of terms, that they are only insects..."

▲ Mohamed Zinet, comédien et réalisateur algérien/
Mohamed Zinet,
Algerian
actor and
director

volonté

divine à un moment où le monde entier, à l'exception de notre pays, célèbre avec autant de faste que de fierté le centenaire de la naissance du cinématographe. A un moment surtout où le cinéma algérien se meurt et où l'on reproduit, non sans vergogne, le triumphalisme démagogique et les raisons à l'origine pourtant de la déliquescence de la société algérienne.

Aujourd'hui, unanime, la presse nationale lui rend un vibrant hommage et les Algériens, sortis comme par enchantement de leur amnésie pro-

curious
fate, being summoned by
divine will at a moment when the
whole world, with the exception of
our country, is pompously and
proudly celebrating the centenary of
the birth of the cinema. Especially at
a moment when Algerian cinema is
dying and the demagogic triumphali-
sm and the reasons at the origin of
the delinquency of Algerian society
are being reproduced, not without
shame.

Today, the national press una-
nimously offers a vibrant tribute to
Zinet and the Algerians, who have
emerged as though by magic from

grammée, se rappellent. Tout cela à cause d'un film - ou plutôt grâce à un film - un seul, intitulé *Tahia ya Didou/Alger insolite*. Une oeuvre pleine de vie, incomparable et enthousiasmante, accessible et dérangeante, une oeuvre d'une "anormalité" sublime, un film qui révolutionnera, en son temps, la représentation de la société algérienne par le cinéma. A regarder une telle profusion de formes et de situations, vertigineuses par leur inventivité, il n'est point superflu de se poser la question de savoir comment Alger a-t-elle rendu Zinet possible? La réponse, *Tahia ya Didou* la donne car ce film montre non seulement ce qui, à Alger, produit Zinet et permet son cinéma si fantastique, mais également, par une boucle savoureuse, comment Mohamed Zinet devient le créateur visionnaire de la capitale en crise.

Aussi loin que l'on puisse remonter, cette façon flegmatique et ironique de traverser la ville, la vie, semble être le trait de caractère le plus immédiat de ce cinéaste.

Ses amis de la Cinémathèque algérienne et de la Fédération algérienne des ciné-clubs se souviennent, en effet, de l'extraordinaire nonchalance dont il faisait preuve, vis-à-vis de tout et notamment du cinéma, une forme de paresse que seuls les gens très intelligents et sensibles peuvent se permettre.

Et si *Tahia ya Didou* n'était qu'une succession de fondus enchaînés, Alger un port où les bateaux jettent l'ancre pour ne plus repartir? Et si ce film n'étaient qu'un rêve, l'idée d'une passion qui, comme se plaît à le souligner Tahar Ben Jelloun, aurait pour vertu de perpétuer l'énigme et de donner matière aux conteurs? Et si comme à Tanger, on serait libre d'inventer des histoires et de les attribuer à Alger, à une "citadinité" de plus en plus momifiée, une cité qui échappe à la main et au regard?

Mohamed Zinet n'est plus physiquement parmi nous pour nous éclairer davantage sur les motivations profondes qui ont transformé un film de commande, de prestige, en une oeuvre lucide, dynamique, humaniste, en liaison étroite avec la réalité, la résurrection et la pérennité d'une ville millénaire qui, longtemps squattée par un pouvoir hybride, a été vite transformée en un terreau de la barbarie et de la négation de l'autre.

Quant à cet humour aussi ravageur qu'incessant, magistralement porté par *Tahia ya Didou*, nul ne sait vraiment d'où il vient. Pourtant, il constitue, en grande partie, ce qui fait l'originalité et le charme de Mohamed Zinet. Et l'on se retrouve presque toujours à douter quelques secondes de la vraisemblance des situations décrites, tant il osait aller loin dans l'excès humoristique.

their programmed amnesia, remember him. All this because of a film - or rather, thanks to a film - and only one film, Tahia ya Didou/Alger insolite. A work that is full of life, incomparable and exhilarating, accessible and disturbing, a work of a sublime "abnormality", a film that was to revolutionize in its time the representation of Algerian society by the cinema. Looking at such an abundance of forms and situations, dizzying by their inventiveness, it is perhaps not superfluous to wonder how Algiers could have made Zinet possible. The answer is given in Tahia ya Didou, because this film shows not only who, in Algiers, produces Zinet and allows his fantastic cinema, but also, in a tasty twist, how Mohamed Zinet becomes the visionary creator of the capital in crisis.

As far as we can go back, this phlegmatic and ironic way of crossing the city and life seems to be the most immediate characteristic of this filmmaker.

His friends at the Algerian Cinémathèque and the Algerian Federation of Film Clubs remember the extraordinary nonchalance he showed regarding everything and especially the cinema, a form of laziness that only the very intelligent and sensitive can afford.

And if Tahia ya Didou was only a succession of dissolved sequences following on one after the other, Algiers a port where boats cast their anchor never to leave again? And if this film was only a dream, the idea of a passion that, as Tahar Ben Jelloun likes to underline, had the virtue of perpetuating the enigma and giving material to story-tellers. And if, as in Tangiers, we were free to invent stories and attribute them to Algiers, to an increasingly mummified idea of the city, a city that escapes the grasp and gaze?

Mohamed Zinet is no longer physically amongst us to throw more light on the profound motivations that transformed a prestigious film made on commission into a lucid, dynamic and humanistic film closely linked to reality, the resurrection and eternity of an age-old city which, long squatted by a hybrid power, has quickly been transformed into a den of barbarity and negation of the other. As for the devastating and incessant humour, masterly carried along by Tahia ya Didou, nobody really knows where it comes from. However, it represents, for a good part, the originality and charm of Mohamed Zinet. And we find ourselves almost always in doubt for a few seconds over the probability of the situations described, so far did he dare to go in an excess of humour.